
De Sens dessus dessous à L'éternel Adam, Le meilleur des mondes de Jules Verne

From *The Earth Turned Upside Down* to
The Eternal Adam, Jules Verne's *Brave New World*

LAURE LÉVÊQUE
Université de Toulon

Although Jules Verne's heroes are generally viewed as emblematic expressions of a self-confident and conquering industrial and colonial society, specialists have long recognized a pessimistic turn in Verne's writing: while he previously celebrated scientism and positivism, from 1886 onwards anxiety and the questioning of faith continually grew in his works. Critical approaches to Verne's narratives are traditionally less sensitive to the *fin-de-siècle* implications of his writing: nonetheless full of tensions, it acknowledges the threatening force of the technical civilization in an ever-changing world and questions the blind spots of modernity. Readings not considering such implications risk missing significant nuances that allow a much deeper and wider understanding of Verne's heroes than commonly granted.

Keywords: civilization; (anti-)hero; progress; moral values; science; technique.

O n s'entend généralement pour reconnaître aux personnages de Jules Verne d'illustrer un paradigme de la conquête qui les établit vecteurs d'une épopée de la science et de la technique, hérauts du progrès triomphant autant que héros d'aventures narratives au terme desquelles ils auront vaincu l'adversité en soumettant l'univers.

Inentamables et sûrs d'eux, ils semblent pleinement homogènes aux valeurs rationalistes, positivistes et expansionnistes qui dominent, tant sous le Second Empire que sous la Troisième République, une France lancée dans l'aventure industrielle et coloniale. Emblématiques, donc, ces héros – intrépides marins qui sillonnent les mers et sondent les abysses, audacieux explorateurs, scientifiques obstinés et hardis, conquérants de l'impossible et patriotes dévoués qui, tels ceux de la classique épopée, semblent en tous points accordés aux valeurs en circulation dans le monde où ils évoluent, dont ils vérifient, magnifiées sous l'archétype, la pertinence et la puissance en incarnant un code de valeurs identitaires qui soude une communauté dans la conscience qu'elle a d'elle-même.

Émanation, tels les héros de la tradition épique, de ces *sociétés closes*, organiques, qui communient dans l'auto-célébration en sécrétant des représentations flattées d'elles-mêmes (Lukács, 1968 : 19-30), la geste de ces nouveaux champions peut compter sur la technique pour potentialiser la quête, annexer ce qu'il pourrait demeurer de *terra incognita*, les mettre en coupe réglée et en exploiter les ressources, quadrillant l'*akoumène*, de l'Orénoque au Danube, des Carpathes au Kili-mandjaro, de la sainte Russie aux États-Unis d'Amérique, du pôle Nord à l'Antarctique, des fonds

marins au centre de la terre, et jusqu'aux espaces extra-planétaires.

Rien, donc, apparemment, de plus éloigné de la catégorie du *héros problématique* telle que la définit Lukács dans ces fictions qui épousent le dynamisme contemporain, entées sur les découvertes scientifiques du temps, conquêtes du génie humain : sous-marins, aérostats, avions, rayons X, ascenseurs, hologrammes... C'est du reste par delà la seule illustration thématique que la fiction procède à l'objectivation de l'époque ; cela passe aussi par un personnel romanesque qui en décline les archétypes, vérifiant cette observation de Lukács qu'« en toute rigueur, le héros d'épopée n'est jamais un individu » dans la mesure où l'objet du récit s'écarte du « destin personnel » pour atteindre celui d'une « communauté » (Lukács, 1968 : 60).

Difficile, de fait, de nier la très relative individuation que Jules Verne consent à ses héros, foncièrement manichéens, purs réceptacles de valeurs qui leur tiennent lieu de conscience, laquelle ne s'éprouve donc jamais séparée. Au point qu'en toute rigueur il faudrait aller jusqu'à contester à ces personnages la qualité de héros de roman telle du moins qu'elle s'élabore, ainsi que le montre Lukács, au sein d'un genre inséparable et de la montée des bourgeoisies et de l'avènement de sociétés de type capitaliste et des contradictions induites, dans la conscience douloureuse d'une histoire en panne, confisquée, à force d'impostures et d'espérances déçues. De fait, c'est bien vainement que l'on chercherait chez ces personnages pétris de certitudes, acquis à la culture de l'entreprise, véritables *forces qui vont*, les manifestations du mal du siècle qui travaillent les héros romantiques, qui intériorisent sous forme d'idéaux leur disjonction d'avec un monde devenu contingent quand « l'individualité perd le caractère immédiatement organique qui faisait d'elle une réalité non problématique » (Lukács, 1968 : 73).

Faut-il conclure alors, plus tôt avec Francis Fukuyama (1992), à *la fin de l'Histoire*, dans la réconciliation du héros et du monde ? D'aucuns ont pu le croire, oubliant qu'à la fin de l'Histoire et au *dernier homme*, Verne oppose *L'éternel Adam*, nouvelle posthume (1910) qui signe la fin de l'histoire, offrant en forme d'apostille une leçon aux *Voyages extraordinaires* qui ne laisse pas d'être problématique. Dans un univers globalisé, soumis, au terme de luttes de civilisations qui ont conduit à l'apocalypse, au gouvernement mondial de Hars-Itel-Schu, « l'Empire-des-Quatre-Mers », le récit retrace l'histoire de l'humanité dans laquelle il n'est plus possible au héros, archéologue du futur désabusé sur le Progrès, de voir autre chose qu'une marche vers la barbarie, une course rétrograde qui laisse l'histoire dans l'ornière et dont le seul avantage est de retrouver l'épos, fût-ce en un sens dysphorique : « la légende commençait à mériter [...] le nom d'histoire. D'ailleurs, histoire ou légende, la matière des récits ne changeait guère : c'étaient toujours des massacres et des tueries » (Verne, 2000 : 335).

C'est sur pièces que le docteur Sofr-Aï-Sr parvient à cette conclusion, jusqu'à la chute du texte qui le voit « acquér[ir] lentement, douloureusement l'intime conviction de l'éternel recommencement des choses ». Ce dessillement, le savant y parvient en retrouvant le journal d'un survivant à un cataclysme qui a failli emporter l'humanité. Jouet d'un nouveau Déluge qui s'abat sur la Terre et s'apprête à la balayer, une poignée d'humains en réchappe et parvient à gagner une terre. Mais la régénération tourne court, quand bien même le diariste insiste sur le fort potentiel initial contenu dans l'épreuve : « Notre petit groupe de naufragés était pourtant dans des conditions favorables pour tirer parti du savoir humain : il comprenait un homme particulièrement énergique – le capitaine Morris, [...] – deux hommes plus cultivés qu'on ne l'est d'ordinaire – mon fils et moi – et deux savants véritables – le docteur Bathurst et le docteur Moreno » (Verne, 2000 : 369).

Soit un personnel romanesque parfaitement conforme à celui que présente couramment le corpus vernien, celui-là même dont, des *Enfants du capitaine Grant* (1868) à *L'Île mystérieuse* (1874), l'inventivité tire des prodiges de la nature pour réinventer la civilisation. Au lieu de cela, un avortement : « Avec de pareils éléments, on aurait pu faire quelque chose. On n'a rien fait » ? Pire, on a défait, car :

Il est, hélas ! trop certain que l'humanité, dont nous sommes les seuls représentants, est en voie de régression rapide et tend à se rapprocher de la brute. Chez les

matelots de la Virginia [...] les caractères de l'animalité se sont marqués davantage ; mon fils et moi, nous avons oublié ce que nous savions ; le docteur Bathurst et le docteur Moreno eux-mêmes ont laissé leur cerveau en friche. On peut dire que notre vie cérébrale est abolie. (Verne, 2000 : 369)

Les symptômes sont clairs de la déshumanisation, qu'il faut rechercher du côté d'un déficit de spiritualité, quand « La conservation de notre vie matérielle a été, depuis l'origine, elle est encore notre unique souci. Comme au début, nous employons notre temps à chercher notre nourriture, et le soir, nous tombons, épuisés, dans un lourd sommeil » (Verne, 2000 : 335). C'est de ce diktat matérialiste que procède et la misère spirituelle de l'engourdissement et la compétition sauvage qui rend l'homme à la nature en l'étrangeant à la culture. Débatte de la civilisation, *L'éternel Adam* éboule les édifices et déshabille les hommes. Le roi est nu, non pas *vêtu de probité candide* comme le bon sauvage, mais rendu à une société archaïque à l'eschatologie douteuse, quand le diariste prophétise : « Il me semble les voir, ces hommes futurs, oublieux du langage articulé, l'intelligence éteinte, le corps couvert de poils rudes, errer dans ce morne désert... » (Verne, 2000 : 369).

Tournant le dos au mythe, Jules Verne rompt délibérément avec Cyrus Smith, l'ingénieur au sens pratique éprouvé, vrai démiurge qui fondait une colonie sur *L'Île mystérieuse*. Mais, avec la robinsonnade, c'est l'utopie prométhéenne qui prend l'eau en même temps que les fruits de la parabole édénique s'adultèrent.

Car du messianisme d'un Cyrus Smith qu'on a pu dire « Jésus-Christ ingénieur » (Dekiss, 1999 : 186) à la dérélition de « l'éternel Adam », en dépit de l'universalisme postulé par la référence biblique, ce n'est pas absolument qu'est conduite la critique de la civilisation : plus que « la grande famille des hommes », c'est bien *cette* civilisation féroce et matérialiste qui est stigmatisée et porte le péché de dénaturation, invitation à relire une téléologie à l'œuvre chez Jules Verne moins simpliste qu'il n'y paraît.

Y aurait-il de l'éternel Adam en Verne, forcé d'apostasier le Progrès après s'en être fait le thuriféraire ? La reconversion de son personnel héroïque, bien lisible dans le parcours qui mène de Cyrus Smith à Sofr-Aï-Sr et, derrière eux, des certitudes au doute, de la conquête au repli, de l'épos à l'éthos, augure en tout cas d'une interrogation sur les genèses coupables forte d'une philosophie de l'histoire. Et d'une poétique qui ressortisse cette fois pleinement au romanesque, au sens critique que lui prête Lukács, si la nature démonique du roman procède de ce qu'il faut situer « le caractère problématique d[es] valeurs, non seulement dans la conscience du héros, mais aussi dans celle de l'auteur » (Goldmann, 1968 : 175), qui s'éprouve désormais loin des prophètes et des voyants, détenteurs de vérités révélées. Et c'est cela aussi dont est porteur le nouvel Adam, évangile du doute en cela qu'il n'y a nulle révélation à attendre sinon, peut-être, celle de l'universelle assumption du caïnisme.

En rupture avec les héros tout-puissants, véritables surhommes qui, de Némoto à Phileas Fogg, ont fait sa renommée, Verne quitte les terres de « l'épopée qui exprime l'adéquation de l'âme et du monde, de l'intérieur et de l'extérieur » pour se reverser dans le romanesque, si, à suivre Goldmann glosant Lukács, « le roman est la forme dialectique de l'épique, la forme de la solitude dans la communauté, de l'espoir sans avenir ». Un évidemment qui procède de la perte d'une pensée de la transcendance et qui se manifeste par une ambiguïté systématique des catégories de la narration : « il faut, pour qu'il y ait roman, une opposition radicale entre l'homme et le monde, entre l'individu et la société » (Goldmann, 1968 : 171), le moi promenant sa nostalgie de l'absolu dans un monde dégradé que la valeur a déserté. En cela, les héros tardifs de Verne se situent bien dans la veine des héros problématiques que le romantisme critique des décennies 1820-40 a érigés en censeurs de leur temps, en consciences critiques attentives à l'adultération des idéaux, tel Lucien Leuwen dénonçant, dès 1834, les errements de la raison : « Il y a donc une fausse civilisation ! » (Stendhal, 1952 : 814).

Si la critique a reconnu une coupure, qui interviendrait aux environs de 1886 pour partager

une œuvre d'abord vouée à l'exaltation de l'âge industriel, avant que Verne n'en vienne à douter des assises d'une civilisation où le progrès technique ne s'accompagne pas d'un progrès moral, c'est dès son premier roman, en 1862, que Verne porte le fer dans les fondements d'une civilisation qu'il n'est pas loin, comme Leuwen, de regarder comme *fausse* : « cela sera peut-être une fort ennuyeuse époque que celle où l'industrie absorbera tout à son profit ! À force d'inventer des machines, les hommes se feront dévorer par elles ! Je me suis toujours figuré que le dernier jour du monde sera celui où quelque immense chaudière chauffée à trois milliards d'atmosphères fera sauter notre globe » (Verne, 1871 : 88).

Ces menaces, qui se préciseront avec les entreprises de Robur-le-conquérant (1886), nouvel avatar de l'ingénieur, sont donc présentes dès l'origine. Ceci rend difficile de souscrire à la thèse d'un Jules Verne qui ne se serait détourné de la logique techniciste et productiviste qu'au vu de ses excès et plaide, bien plutôt, pour un romancier pleinement sensible au malaise structurellement installé au cœur de cette civilisation et qui instruit d'emblée le procès de la modernité affolée, qu'il peint en empruntant à la figuration topique du monde à l'envers, sans dessus dessous. Nul hasard, alors, à ce qu'il s'agisse là d'un des titres retenus pour patronner l'un des *Voyages extraordinaires*. Titre profondément médité, comme il appert de la justification insérée dans *L'Écho de la Somme* du 14 novembre 1889 : « ... avec Vaugelas et Mme de Sévigné, j'ai écrit *Sans dessus dessous*. Grammaticalement je le sais, [...] il faudrait *sans dessus ni dessous*. Mais *sans dessus dessous* – orthographe qui a prévalu –, c'est le renversement : ce qui était dessus est dessous. *Sans dessus dessous* c'est le bouleversement, il n'y a plus de sens » (Verne, 1979 : 191).

Sous le chambardement, perce la désorientation qui invite à questionner le sens de l'Histoire, dans ses deux valences de *direction* et de *signification*. Là réside précisément l'objet que vise *Sans dessus dessous*, en 1888, dans une perspective d'autant plus intéressante et productive que le sens du roman s'enrichit de l'appartenance à une trilogie, qui en déploie les échos et en réoriente les lisibilités. Inaugurée en 1865, avec *De la terre à la lune*, et poursuivie, en 1870, par *Autour de la lune*, cette trilogie s'achève avec *Sans dessus dessous*, terme d'un cycle consacré aux personnages de Barbicane, Nicholl et Maston, qui offre un prisme d'autant plus congru qu'il embrasse ce tournant que la critique identifie dans la production vernienne, entre un début de carrière marqué par la fièvre que suscitent découvertes scientifiques et inventions et un second versant, sensible aux retombées de cette volonté de puissance. Mais une telle partition est au moins à nuancer, tant, sous l'humour, *De la terre à la lune*, tout rattaché qu'il est à la première manière de Verne, s'avère décapant.

Féroce, l'opus l'est peut-être d'autant plus de s'attacher à des ressortissants de ces États-Unis qui, à défaut de l'incarner, portent l'idée de « progrès » telle que le XIX^e siècle l'a construite et infléchie dans un sens résolument positiviste, orientée vers le progrès matériel, matérialiste même, que Verne juge très sévèrement, au-delà même du modèle américain, qui n'en réalise que le parangon. Ce positivisme yankee, Verne le traduit dans les états de service qu'il prête à ses héros, choisis au sein d'un quarteron d'artilleurs en retraite que la fin de la guerre de Sécession a désarmés et laissés désoccupés. Regroupés dans une corporation qui tient du lobby – le *Gun-Club*, ancêtre de la National Rifle Association –, ces hommes qui portent en leur chair mutilée les stigmates d'une farouche et primitive volonté de puissance imaginent d'abord trouver un dérivatif à leur oisiveté forcée en suscitant quelque guerre en Europe avant d'aller chercher dans l'espace une *nouvelle frontière* qui ferait de la lune le 37^e État de l'Union (Verne, 2001 [1865] : 22, 28).

Derrière cette rapacité prédatrice que sous-tend un colonialisme brutal régulièrement dénoncé par un Verne que hérise l'esclavage, c'est la pulsion de mort qui se fait jour au cœur de la modernité, cette modernité que les États-Unis emblématisent le plus sûrement, et la validité de la thèse peut se mesurer au nombre de prothèses que compte le corps de ses héros, Maston en tête :

[C]es Yankees [...] payèrent de leur personne. [...] Beaucoup restèrent sur les champs de bataille [...] et, de ceux qui revinrent la plupart portaient les marques de leur indiscutable intrépidité. Béquilles, jambes de bois, bras articulés, mains à cro-

chets, mâchoires en caoutchouc, crânes en argent, nez en platine, rien ne manquait à la collection et [...] Pitcairn calcula [...] que dans le Gun-Club, il n'y avait pas tout à fait un bras pour quatre personnes, et seulement deux jambes pour six. (Verne, 2001 [1865] : 9)

Si bien que les *Voyages extraordinaires* sont bien près de rejoindre par anticipation le *Voyage au bout de la nuit*, où Céline, dans le procès qu'il intente à la civilisation, enregistre que, les hommes, « C'est tuer et se tuer qu'ils voulaient » (Céline, 1952 : 344).

À cette civilisation, capitaliste et colonialiste, tendue vers l'exploitation, dont Céline dénude la nature meurtrière, Verne, au plus fort de l'expansion du modèle, est bien loin de donner un contenu tout uniment positif, qui retrouve les vues que Kant développait dès 1784 dans « Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique », opposant à une *civilisation* qui réalise la face matérielle, tangible et quantifiable du développement, les valeurs émancipatrices de la *culture*. Ce sont des valeurs contraires aux dérives technicistes qui ont accouché de l'île à hélice – artefact d'acier boulonné, peuplé de milliardaires, qui parcourt les mers, terrifiant rêve autarcique où les capitalistes se sont retranchés du corps social comme de la communauté nationale, ces nababs américains ayant renoncé à leur dignité de citoyens pour ne se reconnaître que la qualité d'actionnaires. Ce sont des valeurs qui portent la salutaire légèreté du quatuor d'artistes recruté pour leur bon plaisir, qui promène sur ce douteux progrès un regard distancié et critique. Ce sont les valeurs encore que défend le doux Michel, poète sensible et timide, déplacé dans le Paris de 1960 que Jules Verne imagine, en 1863, dominé par un matérialisme aride qui résulte de ce que la direction des affaires publiques a été abandonnée à la tyrannie des banquiers, desséchant tout sentiment. La fée électricité que célébrera la Belle Époque s'avère un mauvais génie que le dénouement dénonce dans le « démon de l'électricité », comme Michel tombe foudroyé : belle civilisation que celle qui substitue au sanglant échafaud, la décharge du courant électrique, combien plus propre. Mais pas forcément moins douloureuse, comme l'aurait voulu Edison et comme l'exécution de William Kemmler, qui meurt, sur la chaise électrique, dans d'atroces convulsions, en 1890, le démentira. Une civilisation qui met tout son génie, tels les experts en balistique que sont les acolytes du Gun-Club, à perfectionner les engins de mort tant « il est évident que l'unique préoccupation de cette société savante fut la destruction de l'humanité, et le perfectionnement des armes de guerre, considérées comme instruments de civilisation » (Verne, 2001 [1865] : 9). Une civilisation proprement inhumaine que celle qui frappe d'opprobre ceux qui cultivent les humanités, contraints de le cacher comme une honte.

Des considérations techniques imposent d'établir la base de lancement aux alentours du 28^e parallèle en même temps que le nationalisme requiert que la performance s'accomplisse en territoire américain aussi Maston, plus fort en gueule qu'en géographie, de décréter l'annexion du Mexique – « Eh bien ! puisque nos frontières ne sont pas assez étendues [...], c'est là un *casus belli* légitime et je demande que l'on déclare la guerre au Mexique » (Verne, 2001 [1865] : 93) –, en résonance avec les discours d'un James Blaine, moins fictifs mais tout aussi arrimés à la ligne de la destinée manifeste : « De toutes les annexions auxquelles nous sommes en droit de prétendre, celle de Cuba [...] est la plus légitime » (cité dans Varigny, 1890 : 455). Si la crise de Cuba et l'agression contre les possessions espagnoles attendront 1898, le conflit avec le Mexique a, lui, déjà eu lieu, qui a procuré aux États-Unis ce Texas que de meilleurs géographes signalent à Maston, avec la Floride, comme deux États de l'Union répondant aux conditions de latitude, rendant ainsi « pas nécessaire » (Verne, 2001 [1865] : 94) de déclarer la guerre aux États limitrophes.

Mais, n'importe la paix, le complexe militaro-industriel ne désarme pas, qui obtient de se voir confier la construction de la base, reconversion toute trouvée pour une usine qui « pendant la guerre, avait fourni à Parrott ses meilleurs canons de fonte » (Verne, 2001 [1865] : 108). Ce canon qui obsède l'imaginaire vernien, avec sa gueule sinistre indicielle du malaise dans la civilisation, d'une civilisation qui enfante la grosse Bertha pour tout arbitre des rapports humains. La diplomatie de la canonnière continue de régler les rapports entre les puissances, dans l'inflation continue

de la puissance de feu, que mettent notamment en scène *Les cinq cents millions de la Bégum* (1879) où rejoue le conflit franco-allemand, l'ingénieur Schultze n'ayant de cesse de disposer d'un canon au gigantisme inédit, capable de porter un déluge de feu sur la Franceville du docteur Sarrasin qui raye de la carte cette cité idéale, liquidant avec elle toute virtualité utopique. Pire encore : la poudre est devenue l'*ultima ratio* de la recherche quand celles de Thomas Roch ont été couronnées par la découverte du Fulgurateur, d'une puissance explosive inégalée que se disputent les ambitions les moins avouables, celles des États comme celles de malfaiteurs, qui vont jusqu'à transformer un îlot des Bermudes en poudrière. De même, c'est au cœur des Appalaches que Robur dissimule sa force de frappe, sa redoutable machine, la bien nommée « Épouvante ». Foin des objectifs d'utilité pour tous jusque-là poursuivis par les savants, le dévoiement est patent de ces découvertes qui ne servent plus que des desseins fractionnistes. Là encore, la logique du cycle permet de dessiner ces évolutions que révèle la caractérisation différenciée du personnage, de *Robur-le-conquérant* (1886) à *Maître du monde* (1904). Signe du questionnement critique que suscite le rôle social de la science, Robur avance que le progrès se mérite et que sa transitivité suppose une éducation pour protéger sa découverte des mésusages auxquelles elle pourrait donner lieu si elle tombait dans le domaine public. Tous garde-fous qu'il va lui-même lever dans *Maître du monde* où, devenu fou – à moins que la folie ne doive être imputée à cette société qui produit des Barbicane –, il use de son engin pour semer la terreur. Un terrorisme qui est loin de ne susciter que réprobation puisque les puissances se livrent à une surenchère pour s'emparer de cette arme capable de frapper sur terre, dans les airs et en mer en faisant à l'ingénieur un pont d'or, proposition qu'il décline, préférant pousser ses propres ambitions de « maître du monde ». Une mégalomanie qui dépasse de beaucoup le cas personnel de Robur pour ouvrir sur une condamnation de l'individualisme comme péril social.

Et sa fin brutale n'y change rien, quand se trouvent vérifiées les prémonitions de Kennedy dans *Cinq semaines en ballon* : non, le machinisme n'est pas un humanisme, qui peut « modifier les conditions sociales et politiques du monde » (Verne, 1871 : 316), l'« Excelsior » de Fergusson a abouti à « L'Épouvante » de Robur et le sommeil de la raison produit des monstres.

Surtout au pays du taylorisme, qui confond rationalisation et raison. Car la typologie des personnages verniens repose sur une distribution où ethnotypes et codages nationaux déclinent une herméneutique où le dualisme franco-américain joue à plein.

Et, de même que les concertistes parisiens de *L'Île à hélice* humanisaient ce grand Barnum, dans *De la Terre à la lune*, c'est un autre Français, Michel Ardan, qui requalifie la portée de l'entreprise, de vaine agression qu'elle était, en conquête de la science, en proposant de loger un vol habité dans le projectile. Son audace le fait rechercher, et Barnum lui promet un million de dollars pour exhiber l'astronaute. Sans émouvoir celui qui voit dans la clique du Gun-Club des « meurtriers aimables et savants » (Verne, 2001 [1865] : 196), traite cavalièrement le canon, rétrogradé d'arme de destruction en simple rampe de lancement, sacrifiant à l'équivoque obligée sur l'âme de ces engin, qu'il se refuse à regarder autrement que comme des bouches à feu – « ne venez jamais me dire qu'ils ont une âme, je ne vous croirais pas » (Verne, 2001 [1865] : 197) –, jouant d'un écart sémantique qui désigne la concurrence interprétative des deux visions du monde qui organisent le sens. S'inaugure là une axiologie *ne varietur*, du *Humbug* à *L'Île à hélice*, pour confronter la *civilisation* américaine, celle du profit et du chiffre – calculs scientifiques ou cotations boursières – à la *culture* européenne – française essentiellement – désintéressée, artiste et spirituelle.

C'est du reste « en artiste » (Verne, 2001 [1865] : 203) qu'Ardan examine le projectile-véhicule, et en humaniste qu'il morigène les artificiers, après que Maston réclame lui aussi son billet pour la lune :

Songe au cas où nous rencontrerions des habitants là-haut. Voudrais-tu donc leur donner une aussi triste idée de ce qui se passe ici-bas, leur apprendre ce que c'est que la guerre, leur montrer qu'on emploie le meilleur de son temps à se dévorer, à se manger, à se casser bras et jambes, et cela sur un globe qui pourrait

nourrir cent milliards d'habitants, et où il y en a douze cents millions à peine ? [...] tu nous ferais mettre à la porte ! (Verne, 2001 [1865] : 197)

Maston évincé, la guerre des étoiles n'aura pas lieu. Quant aux astronautes, ils retombent vite sur terre et s'empressent, sitôt revenus, de fonder une société de commandite pour tirer profit de leur équipée.

Du premier volume au dernier opus de la trilogie, de l'aveu même de Verne, on l'a vu, « c'est le bouleversement, il n'y a plus de sens ». Ni de frein, quand nos vétérans reprennent du service dans les années 1890, au moment où le gouvernement des États-Unis propose la mise en adjudication des régions circumpolaires non encore découvertes, dont une société américaine sollicite la concession dans un document sibyllin dont une clause stipule « la non caducité de la propriété si quelque modification venait à affecter ces lots » (Verne, 2002 : 19).

Le narrateur a beau relever que, moralement, le terrain devrait revenir aux peuples autochtones, « comment ces pauvres gens auraient-ils payé ? En coquillages, en dents de morses ou en huile de phoque ? Pourtant, il leur appartenait un peu, par droit de premier occupant, ce domaine qui allait être mis en adjudication ! Mais des Esquimaux, des Tchoukchis, des Samoyèdes !... On ne les consulta même pas. Ainsi va le monde ! » (Verne, 2002 : 26-27).

Ce sont alors quelque 407.000 mille carrés qui forment le lot consistant en « continents, mers, détroits, îles, îlots, banquise » mis aux enchères (Verne, 2002 : 55), dont se porte acquéreur la *North Polar Practical Association*, mystérieuse société qui, derrière des hommes de paille, cache Barbicane et consorts, la bande du Gun-Club, significativement, amputée de Michel Ardan qui s'en est retourné en Europe, dédouané de toute compromission dans les louches tripotages à venir.

À la recherche d'un nouveau dérivatif au repos du guerrier, les compères se proposent cette fois un but commercial : « si la Société avait acquis cette portion des régions circumpolaires, c'était dans le but d'exploiter... les houillères du Pôle boréal » (Verne, 2002 : 75). Très tôt, ils ont découvert que la course à la croissance dans une société d'avant la transition énergétique laisse espérer des perspectives fabuleuses à qui sait sécuriser les ressources stratégiques, soumises à la pression anthropique : « Les gens avisés, qui se préoccupent de l'avenir, même quand il se chiffre par plusieurs centaines d'années, doivent donc rechercher les charbonnages partout où la prévoyante nature les a formés aux époques géologiques ». « Mais, alors, il y aurait des fortunes à gagner en exploitant les régions polaires » (Verne, 2002 : 79) comprennent les moins avisés. Et plus encore qu'on ne l'imagine, pour peu que joue l'intrigante disposition du titre de concession qui prévoit que ces biens puissent être sophistiqués, sans pour autant être aliénés. Et quels bénéfiques, pour peu que cette exploitation puisse être rationalisée, optimisant la productivité jusqu'à abolir la morte saison ! Car, rendre « la Terre plus hygiéniquement habitable, et aussi plus productive, puisqu'on pourra semer dès qu'on aura récolté, et que, le grain germant sans retard, il n'y a[ura] plus de temps perdu en hiver ! » (Verne, 2002 : 130) est le dessein qu'avouent Barbicane et ses associés, ces « bienfaiteurs de l'humanité ». Du moins les prend-on pour tels jusqu'à ce qu'on découvre qu'ils méditent de corriger l'axe de rotation de la Terre pour procéder à sa mise en coupe réglée et quels moyens ils entendent mettre en œuvre pour parvenir à leurs fins :

Ainsi, après le canon employé pour lancer un projectile de la Terre à la Lune, le canon employé pour modifier l'axe terrestre ! Le canon ! Toujours le canon ! Mais ils n'ont donc pas autre chose en tête, ces artilleurs du Gun-Club ! Ils sont pris de la folie du « cannonisme intensif » ! Ils font donc du canon l'ultima ratio en ce monde ? Ce brutal engin est-il donc le souverain de l'univers ? De même que le droit canon règle la théologie, le roi canon est-il le suprême régulateur des lois industrielles et cosmologiques. (Verne, 2002 : 164)

Si le printemps perpétuel qui en résulterait peut sembler un hommage au *Paradis perdu* de Milton, qui fait du désaxement de la Terre une conséquence du péché originel, rien n'interdit d'y lire, plutôt qu'un souvenir, l'anticipation d'un autre Milton, Friedman, qui solidarise, lui, *Capitalisme et*

liberté. Une *Liberté du choix* des plus douteuses néanmoins, comme le mettent en évidence les projections qu'établit le bureau des Longitudes pour mesurer les incidences ravageuses de cette diplomatie de la canonnière qui, déchaînant l'apocalypse, met le monde à feu et à sang, limitant la *liberté du choix* à celle de finir asphyxié ou inondé. Ainsi New York, Philadelphie, Lisbonne, Madrid, Paris ou Londres comptent-elles parmi les cités condamnées à périr étouffées, un déluge devant balayer Russie asiatique, Inde, Chine, Japon et Alaska, si « le président Barbicane n'est pas arrêté à temps dans sa criminelle tentative » (Verne, 2002 : 201).

De « bienfaiteurs » qu'ils étaient, voilà Barbicane & co devenus des « êtres dangereux pour la sécurité des deux Mondes », d'« audacieux malfaiteurs » (Verne, 2002 : 146, 160), à telle enseigne que le gouvernement fédéral intervient pour déclarer *wanted* Barbicane et Nicholl, qui ont gagné une base secrète d'où doit partir le fatal coup de canon. Seul est demeuré Maston, pressé de questions mais inaccessible aux requêtes angoissées des citoyens du monde, qui se retranche derrière le 5e amendement pour refuser son concours. La question du progrès fait retour, cette fois sur le terrain des institutions, quand la sécurité collective est mise en péril par l'affirmation de droits individuels qui dévoient le fonctionnement démocratique. Alors se pose aussi la question de la légitimité d'actions illégales face au danger terroriste, dans une dialectique entre droit et non-droit qui fragilise l'idéal de perfectibilité reçu des Lumières. Faut-il ou non soumettre Maston à la torture pour obtenir des informations sur le lieu où se sont réfugiés ses complices ? La discussion enflamme le narrateur :

Mais il faut bien le reconnaître, ces moyens que justifiaient les mœurs d'autrefois ne pouvaient plus être employés à la fin d'un siècle de douceur et de tolérance – d'un siècle aussi empreint d'humanité que ce XIXe, caractérisé par l'invention du fusil à répétition, des balles de sept millimètres et des trajectoires d'une tension invraisemblable –, d'un siècle qui admet dans les relations internationales l'emploi des obus à la mélinite, à la roborite, à la bellite, à la panclastite, à la méganite. (Verne, 2002 : 174)

Si la morale est sauve et si Maston n'aura à souffrir que l'incarcération, il garde un silence obstiné sur les combinaisons qu'ourdissent Barbicane et Nicholl dans les entrailles du Kilimandjaro, d'où doit partir l'opération *shock and awe*. Et tant pis si on lui objecte une obligation morale envers l'humanité. Si l'humanité peut dormir tranquille et échapper à la pulvérisation, c'est à une fille d'Ève qu'elle le doit, nonobstant le renversement de la leçon biblique : la tendre Évangeline, logiquement porteuse de *bonne nouvelle* et que l'onomastique prédispose aux amours malheureuses¹, sensible au punch de Maston, est cause d'une distraction qui dévierait la trajectoire. Le globe terrestre n'aura senti que le vent du boulet, mais il valait tir de semonce, invitation à revoir l'axiomatique en cours dans le monde comme il va. Le tir, pourtant, ne sera pas corrigé, comme il ressort du sombre *Paris au XX^e siècle* mais, en attendant, le facteur humain a eu raison de l'algébriste qui, peu versé en littérature, ne pouvait savoir que *la femme est l'avenir de l'homme*. Catégorie habituellement bien discrète chez Jules Verne, c'est à une femme qu'il revient ici de romanesquement dénouer les nœuds d'un programme narratif qui risquerait autrement d'être inextricable. Or c'est précisément sous les espèces du romanesque que vient à expression la part problématique qui échappe à l'ordonnement auctorial et aux capacités de l'auteur à gérer ce qui, dans l'écriture, résiste. En l'occurrence, ce retour du féminin qui réintroduit l'un des éléments les plus spécifiquement romanesques vaut revanche des femmes : peu propres à la dramatisation ou à l'héroïsation chez Verne, elles témoignent d'une société pas tout à fait dénaturée.

Prolongeant le cycle lunaire avec ses savants occupés d'entrer en contact avec Mars et Jupiter, la *Journée d'un journaliste américain en 2889*, délocalisée dans un lointain avenir qui n'a fait que confirmer les craintes dont le présent était porteur, accuse encore la charge, en revenant sur les thèmes qui sont pour Verne les plus préoccupants, dont l'industrie d'armement, avancée au point de ren-

¹ Dans la logique du poème de Longfellow, *Evangeline. A Tale of Arcadie* (1847).

dre la guerre impossible quand, avec le développement des gaz asphyxiants et autres projectiles chargés du bacille de la peste ou du choléra, la destruction de la planète devient envisageable. Un équilibre de la terreur qui ouvre les voies à la confiscation de la démocratie, désormais aux mains d'un inquiétant *soft power* que dirigent, via la presse, des trusts qui n'ont de pensée que de profit. Ainsi la publicité d'un journal comme le *Earth Herald*, représente-t-elle 3 millions de dollars par jour. Grâce à

un brevet acheté au prix de 3 \$ à un pauvre diable qui est mort de faim », on sait projeter la réclame sur les nuages où, globalisation bien entendue, ignorant les barrières frontalières, elle est visible d'un pays à l'autre. À condition toutefois que le ciel soit chargé. En cas de ciel bleu, pas d'écran, partant, pas d'affichage. Aussi les scientifiques seront-ils mis à contribution : « on ne peut pas rester ainsi à la merci du beau temps ! ». (Verne, 2001 [1891] : 40)

Une telle rationalisation productiviste s'accompagne d'un discrédit total jeté sur toute activité qui ne s'assigne pas une exploitation pour but mais qui entend, au contraire, faire primer la gratuité du geste. Parmi les solliciteurs venus chercher un sponsor auprès du *tycoon*, bien plus maître du monde que Robur, il s'en trouve un pour imaginer ressusciter la peinture. On mesure quelles sont ses chances en ces temps où « *L'angélus* de Millet venait d'être vendu 15 francs » (Verne, 2001 [1891] : 45). Sans âme, cette société sans doute bien moins futuriste que ne l'affiche le titre, est organiquement atteinte, soumise à une déshumanisation qui touche à son paroxysme lorsque le médecin qui visite quotidiennement Benett le presse de se faire placer un nouvel estomac. Sans doute pour être à même de mieux digérer ses concurrents.

Mais l'humain n'a pu être totalement éradiqué, difficilement perfectible, sous sa face féminine notamment. Ainsi le retard de Mme Benett qui, depuis Paris, doit déjeuner en visio-conférence avec son mari, resté aux États-Unis pour diriger ses affaires, le fait-il pester : « tout progresse, excepté cela » (Verne, 2001 [1891] : 43). Mais ce sont aussi ses capacités à temporiser, sa résistance opposée à cette course folle qui est course à l'abîme, qui qualifient la femme à être, non seulement l'avenir de l'homme, mais bien l'avenir de l'humanité.

Là réside, en germe, posthume même, mais bien réel, un personnel héroïque vernien indéniablement problématique, dans un sens pas si éloigné de celui que définit Lukács quand bien même, avec le Central Empire interstellaire de la *Journée d'un journaliste américain en 2889*, on est plus près de George Lucas que de Georg Lukács.

BIBLIOGRAPHIE :

- VERNE, Jules, *Cinq semaines en ballon*, Paris : Hetzel, 1871 [1862].
 VERNE, Jules, *De la Terre à la lune*, Paris : Le Livre de Poche, 2001 [1865].
 VERNE, Jules, *Autour de la lune*, Paris : Hetzel, 1893, t. 2 [1870].
 VERNE, Jules, *Sans dessus dessous*, Paris : Magnard, 2002 [1888].
 VERNE, Jules, *Textes oubliés (1849-1903)*, Paris : UGE, 1979 [1889].
 VERNE, Jules, *La Journée d'un journaliste américain en 2889*, Paris : Nautilus, 2001 [1891].
 VERNE, Jules, *L'éternel Adam*, in *Contes et nouvelles de Jules Verne. Hier et demain*, Rennes : Ouest-France, 2000 [1910].

- CELINE, Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Paris : Gallimard, 1952 [1932].
 DEKISS, Jean-Paul, *Jules Verne l'enchanteur*, Paris : Édition du Félin, 1999.
 FUKUYAMA, Francis, *La Fin de l'Histoire et le dernier homme*, Paris : Flammarion, 1992.
 GOLDMANN, Lucien, « Introduction aux premiers écrits de Lukács », in *La Théorie du roman*, Paris : Gallimard, 1968 [1963].

LUKACS, Georg, *Théorie du roman*, Paris : Gallimard, 1968 [1920].

STENDHAL, *Lucien Leuwen*, in *Romans et nouvelles*, I, Paris : Gallimard, 1952 [1834].

VARIGNY, Charles de, « Un homme d'État américain – James G. Blaine et le congrès des Trois Amériques », in *La Revue des Deux Mondes*, tome 97, 1890, p. 433-462.